Louis-Jacques Dorais

Anthropologue, professeur-chercheur au département d'anthropologie,
Université Laval

(1994)

**“Nourritures terrestres
et nourritures spirituelles:
alimentation et philosophies
vietnamiennes au Québec”**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Louis-Jacques Dorais

Anthropologue, professeur au département d'anthropologie, Université Laval

"Nourritures terrestres et nourritures spirituelles : alimentation et philosophies vietnamiennes au Québec."

Un article publié dans l'ouvrage de Louis-Jacques Dorais, Serge Genest et Louise Mauger, **Autour des transferts Orient-Occident. Perspectives anthropologiques**, pp. 103-119. Québec: Université Laval, Groupe d'études et de recherches sur l'Asie contemporaine, 1994, 119 pp. Collection : Documents du GÉ-RAC, no 8.

[Autorisation formelle de diffuser ce texte accordée le 9 novembre 2005 par l'auteur.]

Courriel: Louis-Jacques.Dorais@ant.ulaval.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 11 février 2006 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec.

Louis-Jacques DORAIS

Anthropologue, professeur au département d’anthropologie,
Université Laval

“Nourritures terrestres et nourritures spirituelles:
alimentation et philosophies vietnamiennes
au Québec”

Un article publié dans l'ouvrage de Louis-Jacques Dorais, Serge Genest et Louise Mauger, **Autour des transferts Orient-Occident. Perspectives anthropologiques**, pp. 103-119. Québec: Université Laval, Groupe d'études et de recherches sur l'Asie contemporaine, 1994, 119 pp. Collection : Documents du GÉRAC, no 8.

Table des matières

[Introduction](#)

[Manger et méditer à la vietnamienne](#)

[Quelques perceptions québécoises](#)

[Le point de vue vietnamien](#)

[Conclusion](#)

[Bibliographie](#)

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Les relations entre les peuples d'Asie du Sud-Est et le reste du monde peuvent être envisagées de diverses façons. En plus de liens évidents, d'ordre économique, commercial ou politique, il existe d'autres domaines où les Asiatiques du Sud-Est participent activement à des phénomènes d'envergure mondiale. Les migrations vers l'Occident sont un de ces domaines. On trouve maintenant des gens originaires d'Asie du Sud-Est partout en Europe, en Amérique du Nord et en Australasie. À titre d'exemple, l'exode des réfugiés indochinois ne constitue qu'un mouvement parmi d'autres, en provenance du Sud-Est asiatique.

L'un des effets rarement étudiés de ces mouvements migratoires est l'impact que quelques-unes des cultures immigrées ont pu avoir - et ont encore - sur les sociétés d'accueil. Un exemple flagrant de cet impact, que je vais aborder dans les pages qui suivent, c'est le développement récent (depuis 15 ou 20 ans), dans la province de Québec, de restaurants et de centres de méditation vietnamiens, partiellement voués à initier la société hôte à des aspects matériels et spirituels de la culture vietnamienne et, plus généralement, asiatique.

Ce développement coïncide évidemment avec l'arrivée des réfugiés vietnamiens, depuis 1975, mais il correspond aussi à la Révolution tranquille, toujours en cours, qui a fait d'une société québécoise introvertie et conservatrice, une collectivité beaucoup plus moderne et cosmopolite. La disponibilité actuelle de nourritures terrestres et spirituelles d'origine vietnamienne et asiatique en général, et l'intérêt qu'on leur porte, doivent donc être expliqués en termes de transfert culturel.

Grâce à la présence de personnes originaires d'Asie du Sud-Est, au moins deux catégories de traits culturels, la nourriture et les philosophies, ont été transportées au Québec et mises à la disposition de la population d'origine. Au sein de cette population, quelques individus sont prêts, et ce à des degrés divers, à adopter ces traits et à les intégrer à leur propre expérience culturelle. La version québécoise de la culture occidentale est donc un tant soit peu transformée par la présence asiatique au Canada.

Mais la culture asiatique, vietnamienne en l'occurrence, est influencée elle aussi par ce processus de transfert, puisque dans un contexte migratoire, les éléments transférés prennent une signification assez différente de celle qu'ils véhiculent dans le pays d'origine. La plupart des Viéto-Canadiens sont très conscients de leur contribution potentielle à leur société d'adoption, et des phénomènes tels que le développement de débits alimentaires ou philosophiques destinés aux non-Vietnamiens contribuent à mieux définir leur identité culturelle au Canada.

Ce texte va donc décrire la distribution, le fonctionnement et l'impact des restaurants et centres de méditation vietnamiens à Montréal et à Québec, et ce de deux points de vue différent : celui des Québécois et celui des Vietnamiens eux-mêmes. Les données sont surtout tirées de projets de recherche récents sur la culture viéto-canadienne et sur les transferts culturels en provenance d'Asie (celui-ci en collaboration avec Marie-Andrée Couillard), subventionnés par Multiculturalisme et Citoyenneté Canada.

Manger et méditer à la vietnamienne

[Retour à la table des matières](#)

Le nombre de restaurants vietnamiens au Québec a augmenté énormément depuis l'arrivée de la première vague de réfugiés, en 1975. Fin 1974, on n'en comptait pas plus d'une demi-douzaine, dont cinq à Montréal et un à Québec. Ils étaient autant fréquentés par les étudiants vietnamiens locaux que par le grand public. À Montréal,

deux d'entre eux, qui se faisaient face de part et d'autre de la rue Bleury, servaient de quartiers-généraux officieux aux deux factions politiques opposées (« pro-communiste » et « anti-communiste ») divisant la communauté estudiantine (Cobb, 1974). À Québec, l'unique restaurant vietnamien (encore en opération après plus de 20 ans d'existence), était installé dans un local d'apparence plutôt minable et ne comptait que cinq ou six tables.

Peu après leur arrivée au Canada, plusieurs réfugiés vietnamiens constatèrent que l'ouverture d'un restaurant était l'une des rares voies menant à une certaine indépendance économique. En empruntant de l'argent aux parents et aux amis et en réquisitionnant la force de travail de leur famille immédiate, ils purent fonder de petites entreprises à partir d'un capital minime. Par exemple, un propriétaire de restaurant vietnamien interviewé à Québec en 1985 avait emprunté de quatre individus ou groupes d'individus plus de 63% du montant nécessaire à la création de son entreprise, le reste étant prêté par une banque. Ces prêts se distribuaient comme suit (en pourcentage de la somme totale empruntée) :

un grossiste chinois de Montréal	16,6%
un ancien supérieur hiérarchique	25,0%
deux amis	16,7%
divers parents	5,0%
une banque locale	36,7%

Il va sans dire qu'il s'agissait d'une entreprise familiale, le propriétaire faisant fonctionner son commerce avec l'aide de sa femme et de ses grands enfants (Dorais et Pilon-Lê, 1986).

Les restaurants vietnamiens se développèrent rapidement au Québec, puisqu'ils semblaient répondre aux goûts culinaires de la majorité de la population. En 1993, soit 18 ans après les premières arrivées de réfugiés, la région métropolitaine de Québec comptait 24 restaurants vietnamiens appartenant à des Vietnamiens, ainsi que 15 établissements, propriété de Sino-Cambodgiens, servant une cuisine vietnamienne, thaïe et cambodgienne, pour un total, donc, de 39 endroits où on pouvait manger à la vietnamienne. Les restaurants asiatiques du Sud-Est formaient ainsi près de la moitié des 82 établissements ex-

trême-orientaux fonctionnant dans la région (parmi les autres, 35 étaient chinois et huit japonais).

Dans la région de Montréal, on trouvait environ 60 restaurants vietnamiens proprement dits, ou vietnamiens/thaï/cambodgiens/lao, ainsi qu'une vingtaine d'établissements appartenant à des Sino-Vietnamiens et servant quelques plats vietnamiens en plus de l'habituel menu cantonais. Dans les deux villes, ces restaurants se répartissaient partout dans l'agglomération, banlieues comprises, bien que les concentrations majeures se retrouvaient au centre-ville et, pour ce qui est de Montréal, dans les quartiers à population vietnamienne plus dense (Côte-des-Neiges ; coin Saint-Denis et Jean-Talon ; le Quartier Chinois, en ce qui concerne les restaurants sino-vietnamiens).

Hors de la capitale et de la métropole, on retrouvait aussi des restaurants vietnamiens à Sherbrooke (cinq ou six établissements), Gatineau-Hull, Trois-Rivières et Chicoutimi. Quelques établissements vietnamiens/thaï/cambodgiens (certains d'entre eux appartenant à la chaîne Lotus) avaient aussi ouvert-leurs portes dans des villes plus petites telles que Rimouski, Drummondville, Saint-Hyacinthe et Cap-de-la-Madeleine, montrant par là que la cuisine asiatique du Sud-Est était appréciée partout.

Si les Québécois francophones et anglophones fréquentaient volontiers tous ces restaurants, les Vietnamiens et autres Indochinois se montraient plus sélectifs dans leur choix. Ils préféraient généralement les établissements, surtout établis à Montréal, qui avaient développé une spécialité particulière : *pho* (soupe tonkinoise), *banh cuon* (crêpes vietnamiennes), « sept plats de bœuf », etc. Les restaurants « ordinaires » limitaient souvent leur carte à quelques plats de préparation facile (brochettes de poulet, boeuf ou crevettes ; légumes et viande sautés avec des nouilles ; etc.), ou ils servaient un « buffet vietnamien ». Certains établissements vietnamiens/thaï/cambodgiens appartenant à une chaîne offraient un choix limité de tables d'hôte, partout le même, sans possibilité de modification. Un de mes amis qui était allé manger dans un restaurant de ce type se sentit presque insulté quand on lui affirma, après qu'il eut commandé un bol de riz, qu'on ne pouvait obtempérer à son désir puisque le riz ordinaire ne figurait pas au menu.

Manger à la vietnamienne est donc devenu une habitude pour plusieurs Québécois. Certains d'entre eux ont même appris à cuisiner. Montréal compte plusieurs douzaines d'épiceries vietnamiennes, chinoises et extrême-orientales en général (Québec en compte cinq ou six), et on peut s'y procurer aisément tout ce dont on a besoin. On offre régulièrement des cours de cuisine vietnamienne et il existe quelques livres de recettes (Dorais, 1979, par exemple).

La nourriture vietnamienne est beaucoup plus populaire que la philosophie vietnamienne. Bien sûr, on ne s'attendrait pas à ce que les centres spirituels asiatiques du Sud-Est se développent au même rythme que les restaurants, mais la transmission des concepts philosophiques orientaux semble très lente si on la compare à celle des nourritures terrestres.

Depuis leur arrivée en 1975, les réfugiés vietnamiens au Canada ont fondé un nombre relativement élevé de temples et églises relevant de diverses traditions. Seulement à Montréal, on trouve maintenant 15 établissements religieux divers, au service exclusif de la communauté vietnamienne (Dorais *et al.*, 1992, p. 33). Il y a six temples bouddhiques, un centre de méditation *thiền* (zen) et deux centres *vô vi* (taoïstes), deux temples caodaïstes (une religion synchrétique née au Vietnam en 1925), une paroisse catholique, une église protestante (de l'Alliance chrétienne missionnaire) et deux temples consacrés au culte des génies. À Québec, on trouve une pagode bouddhique et une mission catholique.

Bien que les non-Vietnamiens soient les bienvenus dans tous ces lieux de culte, trois d'entre eux seulement, les trois centres de méditation, attirent régulièrement des disciples québécois. Ceci s'explique du fait que la plupart des institutions religieuses vietnamiennes au Canada jouent avant tout le rôle d'organismes ethniques. Le bouddhisme, bien que religion universelle, est « toujours saturé par les traits culturels d'une nation en particulier » (Dargyai, 1988, p. 119 ; voir aussi McLellan, 1993), alors que le caodaïsme et le culte des génies relèvent de traditions purement locales, peu connues hors du Vietnam.

Au contraire, les centres de méditation zen et *vô vi* ont été fondés vers 1980 par des intellectuels vietnamiens désireux de développer

leur propre savoir religieux et de le partager avec les autres Canadiens. Les deux traditions se rattachent à des réseaux internationaux (Monsieur Tam, responsable mondial des centres *vô vi*, habite même Montréal) et elles offrent de fréquentes sessions de formation en français et en anglais, où n'importe qui peut venir s'initier à la théorie et à la pratique de la méditation. Même si le zen relève du bouddhisme, alors que le *vô vi* s'inspire de la cosmologie taoïste, les deux types de méditation cherchent à libérer le moi intérieur grâce à la contemplation, aux exercices respiratoires et à la concentration d'énergie (Dorais et Nguyễn, 1990).

Quelques perceptions québécoises

[Retour à la table des matières](#)

Certains individus s'impliquent plus directement que d'autres dans les phénomènes de transfert culturel. En 1992-93, une anthropologue professionnelle, Louise Mauger, a interviewé 16 (dix hommes et six femmes) francophones québécois amateurs de cuisine extrême-orientale (huit habitaient Montréal et huit Québec), et quatre propriétaires (deux Vietnamiens, un Cambodgien et une Chinoise) de restaurants et épiceries asiatiques. À cause de sa petite taille, l'échantillon ne peut être considéré comme statistiquement valide. Il dévoile cependant quelques tendances bien marquées, puisque plusieurs comportements et opinions se répètent d'un informateur à l'autre. Cette section et certaines parties de la prochaine sont basées sur le rapport de recherche de Mauger (Mauger, 1993), reproduit dans le présent ouvrage.

Tous les informateur(trice)s québécois(es) louent la qualité et la variété de saveurs de la nourriture asiatique. Ils croient que cela est dû à l'usage équilibré d'épices diverses et à des méthodes de cuisson spéciales. Pour la plupart d'entre eux, la nourriture asiatique est beaucoup plus saine que sa contrepartie nord-américaine. Ceux et celles qui croient à l'existence d'une cuisine québécoise trouvent celle-ci lourde, grasse, insipide et pas vraiment nourrissante. Leur intérêt pour la cui-

sine asiatique semble inversement proportionnel au peu de cas qu'ils font de la nourriture québécoise.

Lorsqu'ils(elles) comparent les divers types de cuisine asiatique, les informateur(trice)s trouvent généralement la nourriture vietnamienne plus digeste que la nourriture chinoise, surtout parce qu'elle ne fait pas un usage aussi généreux des sauces et des huiles. Certains affirment même que tous les plats chinois ont un goût uniforme de sauce soja ! D'autres par contre pensent que la nourriture chinoise est plus saine que sa contrepartie vietnamienne. On considère la cuisine thaïe plus épicée que les autres, et plusieurs informateurs trouvent la cuisine japonaise fade, prétentieuse et faite pour les *yuppies*.

Ceux, parmi les informateur(trice)s, qui cuisinent à la maison (ils sont plus nombreux à Québec qu'à Montréal) mettent souvent les méthodes de cuisson, les ustensiles et les produits asiatiques au service de leur imagination culinaire, plutôt que de suivre des recettes fixes. Ils ont aussi tendance à adapter ces méthodes et ustensiles à la préparation de plats nord-américains et européens.

Les Montréalais(es) comme les Québécois(es) pensent que l'intérêt pour la nourriture asiatique constitue une bonne introduction aux cultures étrangères. Mais dans la plupart des cas, les choses en restent là. Les gens veulent s'initier à la cuisine vietnamienne, chinoise ou japonaise, et y goûter aussi souvent que possible, mais ils ne semblent pas intéressés à rencontrer de vrais Asiatiques ou à en apprendre plus à leur sujet.

Les informateur(trice)s montrent cependant quelque intérêt pour les philosophies orientales. Tous(tes) rejettent les pratiques religieuses institutionnalisées, particulièrement celle dans laquelle ils ont été élevés, le catholicisme. Il(Elle)s sont à la recherche d'un mode de vie, d'une philosophie globale qui s'appliquerait aux problèmes quotidiens.

Quand il(elle)s parlent des philosophies orientales, la plupart des informateur(trice)s mentionnent le bouddhisme, pour lequel il(elle)s ressentent une grande sympathie. il(elle)s ne semblent toutefois pas en connaître beaucoup à son sujet, même s'il(elle)s l'opposent volontiers au catholicisme, summum, à leurs yeux, du dogmatisme et de l'autori-

té. Aucun d'entre eux ne paraît intéressé à recevoir systématiquement une formation bouddhique ou relevant d'une autre tradition philosophique asiatique.

Les informateur(trice)s sont vaguement conscient(e)s que la cuisine extrême-orientale repose sur des principes d'équilibre et de complémentarité entre divers éléments, mais ce savoir demeure vague et il(elle)s ne l'appliquent pas à leur propre alimentation. il(elle)s connaissent la distinction entre le yin et le yang (que la plupart ramènent à une opposition femelle/mâle) et ont entendu parler d'aliments « froids » et « chauds », mais il(elle)s pensent que cette dernière notion concerne la température des aliments plutôt que leur nature intrinsèque.

Les informateur(trice)s semblent plus intéressé(e)s aux valeurs sociales et familiales des Asiatiques. Il(Elle)s croient que nous sommes actuellement en pleine crise et que les Asiatiques peuvent être pris comme modèles par ceux qui veulent mieux comprendre le monde et mener une existence plus sécuritaire, basée sur des valeurs solides. Il(Elle)s admirent l'esprit communautaire qu'on retrouverait en Asie et pensent que plusieurs de nos problèmes actuels sont dus à notre individualisme invétéré. A leurs yeux, les Vietnamiens constituent le meilleur modèle à suivre, à cause de la façon équilibrée avec laquelle ils pratiquent les vertus traditionnelles. On juge les Chinois trop répressifs, alors que les Japonais paraissent surtout intéressés à l'argent, « plus que les Américains » dit-on souvent. Les informateur(trice)s montréalais(es) sont plus pessimistes que ceux(celles) de Québec. Certains d'entre eux pensent qu'on ne peut prendre les immigrants asiatiques comme modèle social, car ils ont leurs propres problèmes d'adaptation et de changement culturel, et ils sont peut-être plus mal pris que les Québécois majoritaires.

Ce point de vue se reflète dans l'attitude des Montréalais(es) envers l'immigration. Selon les informateur(trice)s venant de Montréal, celle-ci est désirable, mais elle doit être contrôlée, de peur que les immigrants ne deviennent une menace. On affirme que les Asiatiques méprisent les Québécois et ne sont pas intéressés à entrer en relations avec eux. Exception faite des Indochinois, ils ne veulent même pas apprendre le français. L'intégration est impossible pour les immigrants

originaires d'Asie et de toute façon, ils ne souhaitent pas s'intégrer. Dans le cas improbable où ils le souhaiteraient, les deux groupes (asiatique et québécois) devraient mener des existences parallèles, chacun préservant ses caractéristiques et différences propres. À Québec au contraire, où on trouve très peu d'immigrants asiatiques, on considère l'immigration en provenance d'Asie comme un phénomène positif, qui peut contribuer au développement du Québec dans différents domaines : l'économie, les arts, les sciences et, bien sûr, la cuisine et les philosophies.

Le point de vue vietnamien

[Retour à la table des matières](#)

Pour les Vietnamiens, la nourriture et l'alimentation sont d'une importance culturelle et sociale primordiale. Le repas familial du midi et (ou) du soir constitue le meilleur moment de la journée. C'est par des banquets qu'on célèbre les gens et les événements, et tout le monde aime bien parler de ce qu'il ou elle a récemment mangé. Toute personne entretenant des relations sociales avec les Vietnamiens se fait rapidement demander si elle peut manger à la vietnamienne, si elle apprécie le *nuoc mam* (saumure de poisson), etc. Les romans (Duong, 1988, par exemple) et films vietnamiens contemporains comportent généralement de longues descriptions culinaires, et un livre à succès du milieu du siècle (Vu, 1984) ne consacre pas moins de 200 pages à décrire les plats qu'on peut consommer dans la vieille ville de Hanoi.

La religion est importante elle aussi, mais on la considère comme étant de caractère privé ou familial. On n'en discute pas volontiers avec les étrangers (sauf s'ils posent des questions spécifiques à son sujet) et elle est loin de provoquer le même enthousiasme que la nourriture. Ce que les Vietnamiens considèrent comme le plus sacré, c'est l'ordre social incarné dans les principes éthiques confucéens, ainsi que dans leur extension d'outre-tombe, le culte des ancêtres. Le reste (c'est-à-dire la cosmologie, la métaphysique et la spéculation reli-

gieuse) est souvent considéré comme quelque peu superflu. Ceci explique pourquoi seuls certains adeptes - surtout des gens pour qui la religion constitue un outil de croissance personnelle - cherchent à faire un effort spécial pour initier les non-Vietnamiens aux traditions philosophiques asiatiques (la méditation zen ou *vô vi*, par exemple).

En termes de transferts culturels, la nourriture occupe donc une position plus importante que la philosophie. Pour les Viéto-Canadiens du Québec, l'alimentation préférée est, de loin, la leur propre, mais ils ont dû l'adapter aux conditions locales, même si plusieurs produits asiatiques sont maintenant disponibles à Montréal et à Québec. Dans presque toutes les familles, on s'alimente encore quotidiennement à la vietnamienne. Même des gens vivant au Canada depuis 20 ou 30 ans vont, s'ils le peuvent, rentrer à la maison le midi pour prendre un repas vietnamien. Ou ils vont apporter avec eux au travail des rouleaux impériaux ou du pâté de porc, comme casse-croûte de mi-journée. Les seules exceptions sont les enfants élevés au Québec, qui préfèrent souvent des plats typiquement québécois tels que la pizza, les spaghettis ou les hot-dogs, quoique la plupart d'entre eux acceptent aussi de s'alimenter à la vietnamienne.

Les deux restaurateurs vietnamiens interrogés par Mauger sont conscients de transmettre de l'information non seulement sur la nourriture et la cuisine, mais aussi sur les cultures asiatiques en général. Comme l'exprimait l'un d'eux : « Pour beaucoup de mes clients, je suis la seule personne d'origine asiatique avec laquelle ils sont en contact. D'où l'importance des renseignements que je leur fournis et de l'image que je propage » (Mauger, 1993, p. 44).

Les deux restaurateurs pensent que leurs clients réguliers reviennent parce que la nourriture qu'ils préparent est plus légère, plus naturelle et plus saine que ce qu'on trouve habituellement dans les restaurants chinois. Ils croient que les gens se soucient maintenant de leur santé et qu'une cuisine faible en cholestérol, sucre et gras est à la mode. Ils pensent aussi que leurs clients apprécient l'atmosphère de leur établissement et qu'ils s'intéressent aux choses nouvelles. Les restaurateurs essaient toutefois de ne pas déranger les clients en parlant trop. Ils ne donnent donc de l'information que quand on le leur de-

mande, quoique l'un d'eux prend toujours l'initiative d'expliquer son menu aux nouveaux clients.

Tous deux croient que leur menu est authentiquement vietnamien (ils disent se spécialiser en cuisine familiale), mais qu'ils ont dû l'adapter aux produits disponibles et, surtout, au goût occidental. Sur la base de leur expérience avec des amis européens, ils ont d'abord sélectionné quelques plats qu'ils supposaient agréables aux palais autres qu'asiatiques. Ils en ont ensuite fait l'essai sur des connaissances québécoises, ce qui les a amenés à laisser tomber certains items du menu (les plats de poisson, par exemple). Les restaurateurs ont aussi profité des conseils d'autres propriétaires de restaurants vietnamiens.

Quand on les questionne au sujet du goût québécois, les informateur(trice)s affirment que les citoyen(ne)s du Québec ont des habitudes alimentaires très ouvertes. Il(Elle)s aiment essayer de nouveaux plats et apprécient les combinaisons subtiles de saveurs diverses. Près de 98% d'entre eux peuvent manger de n'importe quel plat asiatique. Plusieurs client(e)s ont dit aux restaurateurs que leurs habitudes culinaires avaient changé depuis qu'ils s'étaient entichés de la cuisine vietnamienne et asiatique en général. Il(Elle)s ont maintenant du mal à manger de la nourriture « ordinaire », du *fast food* en particulier, parce qu'elle leur semble fade et sans saveur. Selon les restaurateurs, les Asiatiques comme les Québécois apprécient les aliments savoureux, la principale différence entre les deux étant que les Québécois ne tolèrent pas les plats trop épicés. Au restaurant, on utilise les épices - en particulier le piment - à environ 90% de leur proportion habituelle.

Les informateur(trice)s de Mauger, comme les résidents vietnamiens interviewés à Québec en 1985 (Dorais et Pilon-Lê, 1986), trouvent que l'amélioration de la cuisine peut constituer l'une des contributions majeures des immigrants vietnamiens à leur pays d'adoption. Il(Elle)s sont donc conscients de leur rôle d'agents de transfert culturel. À un autre niveau, plus intangible, certain(e)s d'entre eux(elles) affirment que les valeurs familiales et communautaires vietnamiennes peuvent servir de modèle à une société majoritaire qui a maintenant perdu ses propres valeurs traditionnelles. Cette opinion s'accorde avec celle de plusieurs informateur(trice)s québécois(es) de Mauger, qui voyaient les valeurs et le comportement social asiatiques et, plus spé-

cialement, vietnamiens comme une cure possible à la crise morale que traverse actuellement le Québec.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

La présence vietnamienne au Canada - ainsi que d'autres types de rapports entre le Vietnam et le reste du monde - confère un certain rayonnement international à la culture vietnamienne. Au Québec, cette influence touche surtout la nourriture et, dans une bien moindre mesure, le domaine spirituel.

Le Québécois ou la Québécoise qui va manger au restaurant vietnamien, achète des produits asiatiques dans une épicerie sino-indochinoise ou pratique la méditation dans un centre zen ou *vô vi*, bénéficie d'un transfert culturel. Ses habitudes culturelles se sont ouvertes à des façons de manger et de penser nouvellement introduites.

Comme nous l'avons vu, pour plusieurs individus fortement attachés aux habitudes vietnamiennes et asiatiques en général (comme ceux interviewés par Mauger), un tel transfert reflète une critique sévère de leur propre culture et société. Ils méprisent la nourriture nord-américaine, louent les cultures asiatiques et considèrent souvent les Orientaux comme des modèles sociaux et familiaux à imiter. Leur critique dérive de la Révolution tranquille, qui conteste les valeurs culturelles et religieuses établies, même si elle s'adresse à l'une des principales conséquences de cette révolution : la crise morale et sociale du Québec contemporain.

Leur admiration pour les cultures asiatiques ne semble malheureusement pas aller de pair avec une pleine acceptation des immigrants et réfugiés asiatiques établis au Québec. Les informateur(trice)s montréalais(es) de Mauger, qui vivent en contact quotidien avec des résidents d'origine vietnamienne, cambodgienne, chinoise ou autre, affir-

ment qu'en dehors de la restauration et de l'épicerie, ces immigrants ne peuvent contribuer en rien au développement culturel du Québec. Ils vont même jusqu'à nier l'évidence, disant que le fait de manger quatre ou cinq fois la semaine au restaurant vietnamien, ou de cuisiner régulièrement à l'asiatique à la maison, ne constitue pas un changement culturel. Pour eux, l'Asie est une image idéalisée, dans laquelle on peut librement puiser ce qui paraît intéressant, plutôt qu'un ensemble réel d'individus dont l'influence dans le monde, en partie véhiculée grâce aux Canadiens d'origine asiatique, a un impact direct sur la culture québécoise. Leur intérêt pour l'Asie semble donc motivé par une vision critique de leur propre culture et société, plutôt que par une réelle ouverture aux autres.

Les Vietnamiens vivant au Québec sont généralement conscients de l'influence qu'ils peuvent exercer sur la culture locale, même s'ils sont désireux de s'adapter pleinement à la société d'accueil, sans toutefois s'y assimiler complètement. Leurs habitudes culturelles, culinaires ou autres, ont dû être modifiées pour qu'elles s'harmonisent avec leur nouveau contexte de vie. Mais les Vietnamiens pensent que ces habitudes peuvent quand même apporter une contribution positive à la société canadienne, que ce soit dans le domaine culinaire, dans celui des valeurs familiales et communautaires ou, pour certains d'entre eux, dans celui des croyances et pratiques philosophico-religieuses. Leur culture, qui devient ainsi un exemple à suivre pour les Québécois et Canadiens majoritaires, prend donc une nouvelle dimension, ce qui constitue une transformation culturelle (le sens donné à la culture subissant une modification), plutôt qu'un transfert culturel proprement dit.

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

COBB, D., « Battle Lines on Bleury Street ». *The Canadian Magazine*, March 30, 1974, pp. 20-22.

DARGYAI, L., « Tibetans in Alberta and their Cultural Identity ». *Canadian Ethnic Studies*, XX(2), 1988, pp. 114-123.

DORAIS, L.-J. et Lise PILON-LÊ, *Exil en terre froide. La communauté vietnamienne de Québec*. Rapport de recherche, Québec, Université Laval, Laboratoire de recherches anthropologiques, 1986.

DORAIS, L.-J. et H. NGUYÊN, *Fleur de lotus et feuille d'érable. La vie religieuse des Vietnamiens du Québec*. Québec, Université Laval, Laboratoire de recherches anthropologiques, 1990.

DORAIS, L.-J., P. GAUDETTE et H. NGUYEN, *Religion et adaptation : les réfugiés vietnamiens au Canada*. Rapport de recherche, Québec, Université Laval, département d'anthropologie, 1992.

DORAIS, V. D., *150 recettes traditionnelles du Vietnam*. Québec, Presses Comeditex, 1979.

DUONG Thu Huong, *Nhung thiên duong mu* (Les paradis aveugles). Hanoi, 1988.

MAUGER, Louise, *Apprendre des autres : les transferts culturels à propos des cuisines orientales et leurs effets sur la culture francophone du Québec*. Rapport de recherche, Québec, Université Laval, département d'anthropologie, 1993.

McLELLAN, J., *Many Petals of the Lotus. Redefinitions of Buddhist Identity in Toronto*. Thèse de Doctorat, York University, Toronto, 1993.

VU Bang, *Miêng ngon Ha-Nôi* (Les bons plats de Hanoi). Paris, Institut de l'Asie du Sud-Est (originellement publié en 1957), 1984.æ